

RAPPORT PETRA

TRADUCTION : HISTOIRE, THÉORIES, PRATIQUES

DELPHINE CHARTIER
Presses universitaires du Mirail, 2012

ISAAC B. SINGER

Sous la direction de FLORENCE NOVILLE
en collaboration avec PASCALE DE LANGAUTIER
Cahier de l'Herne n°101, 2012

AHARON APPELFELD

« Sans langue, je suis semblable à une pierre »

ISAAC B. SINGER

Sous la direction de Florence Noiville en collaboration avec
Pascale de Langautier

Cahier de L'Herne n°101, 2012

Pour faire suite au dossier « Traduire le yiddish » (*TransLittérature* n° 43), une recension du numéro des *Cahiers de L'Herne* consacré à l'écrivain Isaac Bashevis Singer. Il s'agit d'un recueil fort bien documenté, offrant des aperçus fructueux sur l'homme et son œuvre et proposant des textes inédits : extraits de roman, entretiens, lettres, florilège de blagues ashkénazes... Un vrai bonheur de lecture, qui permet de plonger dans l'univers littéraire d'un homme hanté par le passé et par la nécessité de ressusciter un monde disparu, celui de la Pologne juive de l'entre-deux-guerres. Soucieux également de faire goûter dans ses textes toute la richesse et la subtilité de la culture juive d'Europe, tissée de pensée talmudique, de légendes populaires, d'influences littéraires européennes... Une œuvre, donc, qui combine une incroyable variété de registres et de niveaux de compréhension.

Quelques articles concernent plus particulièrement la traduction des œuvres de Singer. Ils sont un peu désespérants... On y comprend, en effet, qu'au travers des traductions, nous n'avons qu'un accès extrêmement limité à cette œuvre. Singer, émigré aux États-Unis dès la fin des années trente, écrivait en yiddish et se faisait traduire en anglais. Je n'évoquerai pas ici le processus d'écriture qui lui faisait opérer un va-et-vient très intéressant entre les deux versions. Je retiendrai en revanche le travail de dépouillement, d'adaptation, qui le conduisait à priver le texte anglais d'une grande partie de l'intertextualité d'origine – qu'il jugeait intraduisible – pour permettre à ses lecteurs de ne pas se perdre dans une œuvre trop étrangère. Cette part de renoncement s'amplifie du fait que Singer considérait la version anglaise comme celle devant servir de base aux traductions vers d'autres langues. Autrement dit, nous ne connaissons ses textes que par le biais de traductions relais...

On comprendra dès lors l'importance que le traducteur revêt pour Singer. L'écrivain éprouve à son égard, et c'est bien compréhensible, des sentiments ambivalents. Il commence par dire que « [le] bon traducteur n'existe pas ». Pour expliquer ensuite que le traducteur doit être « capable de comprendre toutes les subtilités d'un texte, se montrer fin psychologue, faire preuve d'un goût très sûr ». Et, plus loin, d'« être à la fois un sage et un fou ». Il lui reconnaît cette qualité irremplaçable de « faire tomber les masques ». La traduction, dit-il, « déshabille » l'œuvre. Le traducteur, et peut-être est-ce pour cela aussi que Singer l'aime tout en se méfiant de lui, est un révélateur, un messenger de vérité. Que celle-ci soit ou non agréable à entendre.

Singer travaillait avec ses traducteurs anglophones. Il jugeait du reste que c'était là un gage de qualité aussi bien pour la traduction que pour le texte original. À cet égard, il exprime un point de vue d'une parfaite humilité. Autre circonstance troublante et profondément émouvante, celle qui lui fait confier la traduction de ses textes en hébreu à son propre fils, qui a grandi en Israël et dont il est resté séparé pendant une vingtaine d'années. Les deux hommes ne se connaissent pour ainsi dire pas, et c'est au travers de la traduction notamment que se noue une relation de proximité leur permettant de trouver un langage commun.

Enfin, on ne saurait terminer ces quelques lignes de recension sans évoquer l'importance que Singer reconnaît au traducteur dans « tous les domaines de la création humaine ». Et de souhaiter une révolution qui lui donne enfin la place qu'il mérite : « La traduction doit devenir non seulement une profession honorable mais un art. Moi qui déteste les révolutions sanglantes, j'adorerais assister à une révolution des traducteurs. Ce sont eux qui devraient absolument être libérés. Dans toutes les littératures, ils ont été les parias, victimes du mépris des critiques, rarement récompensés d'un mot aimable. Quand un livre était bon, tout le crédit était porté au compte de l'auteur et, s'il était mauvais, tout le blâme retombait sur le traducteur. Entamons donc dès aujourd'hui une révolte où non pas du sang mais de l'encre sera versée¹. »

Corinna Gepner

¹ Toutes les citations sont extraites de l'article « Un harem de traductrices ».
